

**Zeitschrift:** Générations : aînés  
**Herausgeber:** Société coopérative générations  
**Band:** 28 (1998)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Un forçat de l'horlogerie  
**Autor:** Debreuil, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-826621>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Un forçat de l'horlogerie

Mon père sort son trousseau de clés de sa poche, ouvre son casier de poste restante, prend son courrier laissant ouverte la petite porte. Lettres en mains, il s'assure du destinataire et opère un tri.

On est en 1932, une année noire de la «grande crise». Comme chaque dimanche matin, je l'ai accompagné à la poste principale de Bienne. Sans perdre un geste de sa part, j'attends avec l'impatience d'un enfant de onze ans la suite des opérations, si souvent répétées.

Deux lettres ont été retenues, les autres rendues au casier. C'est au tour de la première à être ouverte dans un déchirement et le bruit sec du papier que l'on déplie. Mon père a mis ses lorgnons et s'absorbe dans sa lecture, tandis que j'essaie de lire sur ses traits ce qu'il ressent à prendre connaissance d'une assez longue missive. Son expression figée me paraît se durcir encore davantage, mais à peine son regard s'est-il détaché de la feuille blanche que je lui pose la question devenue rituelle:

— C'est une commande?

Sa voix s'efforce d'être naturelle, traînant quelque peu sur l'unique mot de la réponse:

— Non...

La seconde lettre est ouverte, rapidement lue, repliée et remise dans son enveloppe.

— Rien?

— Non, rien.

Il la repose avec l'autre dans le casier, qu'il referme d'un geste las.

— On verra ça lundi...

— Tu vas leur écrire?

— Oui, bien sûr, on fera de nouvelles offres.

Ses lorgnons, qui étaient pincés sur son nez, ont laissé des traces comme de petites blessures et ses yeux à la couleur indéfinissable me semblent noyés de gris. Il a son chapeau mou vissé sur la tête et son pardessus du bon faiseur, qui revient invariablement à la saison froide, m'apparaît comme une sorte d'uniforme, une carapace de protection.

En pareille circonstance, je lui posais habituellement des questions, toujours les mêmes:

— C'est des anciens clients? Pourquoi ne commandent-ils pas? Tu crois qu'ils le feront plus tard? Mais, pendant la semaine, il y a des commandes, n'est-ce pas?

A 11 ans, on devine quand un drame se joue et l'angoisse qu'il fait naître vous marque d'autant plus qu'on n'en comprend pas tous les aspects. Mon père connaissait mes sentiments et, dans ses réponses, s'efforçait de garder pour lui ses anxiétés et de me rassurer:

— Il faut de la patience et les choses finissent par s'arranger, tôt ou tard...

Mais, ce jour-là, tandis que nous nous éloignions de la poste, il n'avait pas quitté son expression grave et je n'osai pas insister sur ce qui devait être, pour le fabricant d'horlogerie, une déception de trop. C'est lui qui me posa une question:

— Tu as déjà pensé à ce que tu feras plus tard?

Il m'avait toujours paru naturel de suivre la voie de mon père et je ne m'étais jamais posé de questions. Je restai muet. Il me parla de différentes professions, mais ne dit pas un mot de l'horlogerie.



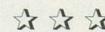
Avant 1914, mon grand-père l'associa à ses affaires. Un cadeau empoisonné. Pendant la durée de la guerre, mobilisé, disposant de rares congés, mon père ne connut d'un métier exaltant que les affres de l'incertitude, aggravées par un sentiment d'impuissance. La reprise d'après-guerre est venue consolider, pour beaucoup, les édifices branlants de leurs entreprises, celle de mon père en était. Il mit à profit ses connaissances des langues en voyageant à travers l'Europe, aux Etats-Unis et au Canada pour refaire une clientèle. La concurrence était sévère et les clients très durs dans leurs

exigences. Les affaires étaient loin d'être faciles.

Et vint la «grande crise», déjà perceptible dans l'horlogerie à la fin des années vingt. Ce fut une période de luttes incessantes, de remise en question, de création de styles, d'innovations mécaniques, de recherche de débouchés pour une production moins perfectionniste. Quelques succès, mais surtout de retentissants échecs, l'endettement. Appréciées de nos jours à la valeur de l'argent de cette époque, les charges financières atteignirent des proportions énormes, sans commune mesure avec les actifs. Et le stock, invendable, enflait jour après jour et, déprécié, figurait au bilan avant le début de la guerre de 1939-1945, avec des chiffres ridiculement bas.

Revenu des Etats-Unis en 1931, mon père nous raconta qu'il avait vu dans les rues de New York des cadres supérieurs, au chômage et sans ressources, expliquant leur situation par des panneaux suspendus autour du cou et vendant des pommes... une à une, vision du chaos économique régnant après le krach boursier de 1929.

Des commerçants, le cigare à la bouche, avaient reçu mon père, portant ses lourdes collections à bout de bras, en lui montrant la porte d'un geste sans équivoque. Quand ils daignaient lui adresser la parole, c'était, le plus souvent, sans un bonjour ni un au revoir, pour ironiser avec un ton déplaisant sur la candeur d'un représentant suisse fourvoyé dans un monde en déliquescence.



Pendant la guerre de 1939-1945, mon père fut de nouveau mobilisé et un scénario semblable à celui de la précédente se reproduisit, avec cette différence que la situation de départ était moins bonne. Il fallait obtenir des moratoires bancaires, faire des miracles pour réussir à écouler une

faible partie du stock, diversifier la production, réduire toutes les dépenses considérées comme improductives et survivre en retenant son souffle.

C'est un homme désillusionné qui sortit de cette nouvelle période troublée, au point qu'il accepta une fonction de chef de camp de réfugiés pour quelques mois, prolongeant ainsi sa mobilisation. J'avais compris qu'il écartait l'idée de toute reprise prochaine des affaires et préférait vivre de loin les frustrations d'une activité au point mort.

Mais la reprise fut étonnamment rapide. Les besoins des consommateurs s'affirmèrent considérables et l'argent se mit à circuler. Le stock pléthorique de l'entreprise, réévalué, se vendit en peu de temps et la production reprit au grand soulagement mêlé d'étonnement d'un presque miraculé.

Néanmoins, les coups du sort successifs, les responsabilités, les soucis gardés pour soi-même, la nécessité de rester un exemple de résolution et d'optimisme avaient fait leur œuvre. La santé de mon père en avait pâti et ses souffrances étaient une piètre rétribution pour sa persévérance et son courage contre vents et marées.

Tout n'était pas encore consommé dans la galère de ce forçat de l'horlogerie. Un nouveau choc se préparait pour lui, comme pour beaucoup d'entreprises de toutes tailles: la révolution électrique des années soixante et septante! Il fallait prendre le train en marche, quitte à maintenir en



Dessin Urs Zeier

veilleuse la production des montres mécaniques.

Qui peut se représenter la dose d'imagination, d'initiative, d'énergie, de réadaptation, de foi en l'avenir que cela supposait pour un homme qui avait connu tant de décep-

tions? Mission impossible? De plus jeunes n'ont pas su relever le défi.

Quant à mon père, il n'a vécu que les premières années de ce bouleversement...

Jean Debreuil